

Le voyage de René Caillé à Tombouctou *

Ce qu'il lui en a coûté

par le Dr René LOGEAY **

« La lumière de la chandelle ne diminue en rien que plusieurs y viennent allumer leurs flambeaux. »

A. PARÉ.

Le 8 septembre 1828, le Consul français de Tanger Delaporte recevait dans sa maison un curieux mendiant. Sale, vêtu de haillons, maigre et apeuré, il disait s'appeler René-Auguste Caillié, avoir traversé le continent africain en passant par Tombouctou, surnommée à cette époque « La Mystérieuse ». Il apportait comme preuves à ses affirmations ses notes prises en cachette de ses compagnons de route, et le récit des difficultés qu'il avait affrontées. Delaporte le crut, et il fut à la fois l'homme privilégié et le bon samaritain qui sauva à plusieurs titres l'explorateur de la mort, l'accueillit avec bonté et mit en œuvre son pouvoir pour le rapatrier.

Là où d'autres aidés par leur gouvernement respectif, bien dotés en moyens de toute nature, connurent un échec, Caillié réussit seul, grâce à son désintéressement, son courage, son entêtement, un des traits de caractère des gens de Charente-Poitou dont il est originaire.

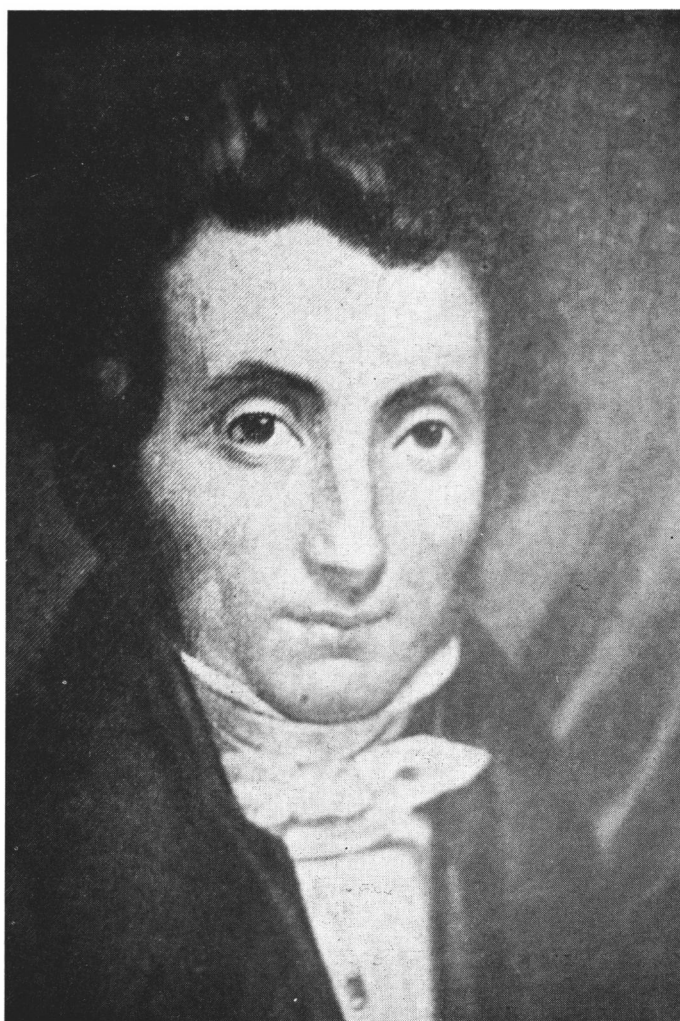
Né le 29 brumaire an VIII — 19 novembre 1799 — à Mauzé-sur-Mignon ou Mauzé-en-Aunis, bourgade située entre Niort et La Rochelle, rien ne laissait penser que celui que ses compatriotes surnommaient « l'Idéologue », connaîtrait une telle destinée.

Au moment de sa naissance, son père fut condamné à purger 12 ans de

* Communication présentée à la séance du 20 novembre 1982 de la Société française d'histoire de la médecine.

** 2, ruelle des Poulies, 95300 Pontoise.

bagne à Rochefort, au terme d'un procès qui, conduit avec une singulière légèreté, n'avait pu établir la culpabilité du présumé voleur. En 1811, après le décès de ses parents, René est recueilli par sa grand-mère maternelle. A l'école de Mauzé, élève studieux, il se passionne pour la géographie. Mis en apprentissage chez le cordonnier du bourg, il se désintéresse du travail du cuir. Son comportement est jugé étrange : ne se mêlant pas aux divertissements des « drôles » et des « drôlesses » — des garçons et des filles — de son âge, il recherche la solitude pour lire et relire Robinson Crusoë et tous récits d'explorateur qu'il peut se faire prêter. La carte de l'Afrique le fascine. « Je ne voyais que pays déserts ou marqués inconnus, (elle) excita plus que toute autre mon attention. »



A 16 ans, sans fortune, il se fait embarquer comme domestique d'un officier à bord de la flûte « La Loire » à destination de Saint-Louis-du-Sénégal, qui ne connaîtra pas le tragique destin de son accompagnante, la frégate « La Méduse ».

Arrivé à Saint-Louis, Caillié tente de se joindre à l'expédition du major Gray, à la recherche de Mungo Park. Il lui faut pour ce faire parcourir 300 km à pied ; il a présumé de ses forces et, en arrivant à Gorée, un officier français lui procure un passage sur un bateau pour la Guadeloupe où il ne restera que peu de temps. Il revient à Mauzé et en repart rapidement : à la fin de 1818, il est de nouveau à Saint-Louis, toujours démuné de moyens financiers. Cependant, il peut se joindre à l'expédition de Partarrieu dont le but est de délivrer le major Gray, retenu prisonnier par le roi du Bondou. Cette expédition fut un échec ; l'intransigeance des populations du Fouta-Toro, l'impossibilité dans laquelle elles mirent les membres de l'expédition d'accéder aux puits, la réduisirent à une misérable bande assoiffée et décimée qui parvint non sans peine au fort de Bakel. Caillié, terrassé par la fièvre, fut hospitalisé plusieurs mois à Saint-Louis avant de pouvoir revenir en France.

Pendant quatre ans, il fit plusieurs séjours aux Antilles, comme employé d'un négociant en vins de Bordeaux. Mais : « Je ne renonçai donc pas un seul instant à l'espoir d'explorer quelque pays inconnu d'Afrique, a-t-il écrit ; et, par la suite, la ville de Tombouctou devint l'objet continuel de toutes mes pensées, le but de tous mes efforts ; ma résolution fut prise de l'atteindre ou de périr. »

En 1824, pour la troisième fois, il est à Saint-Louis. Fort des expériences malheureuses des expéditions de pénétration au cœur de l'Afrique, il met au point une stratégie originale pour gagner Tombouctou : il voyagera seul avec les caravanes indigènes qui sillonnent l'Afrique et sera musulman parmi les musulmans. Il se crée un nouveau personnage : Abd-Allahi, enlevé dès son enfance par des soldats, élevé par les Français, il veut retourner en Egypte, y retrouver sa famille et vivre la foi du Prophète. Il se revêt d'un coussable, chausse des sandales et, le Coran et un chapelet à la main, s'astreint à un stage de huit mois chez les Maures Braknas, réputés pour leur piété fanatique.

Au terme de cette initiation, il connaît une cruelle déception. Les encouragements et les promesses d'une aide financière de 6 000 F donnés quelques mois auparavant par le gouverneur du Sénégal se sont évanouis. Pendant trois ans environ, Caillié connut une période de flottement ; on essaya de le décourager : « Un de mes amis m'engagea vivement à renoncer aux voyages, à quitter mon costume et à me mettre dans le commerce : mais cet ami connaissait mal mon caractère persévérant et doutait de mon courage. Les sarcasmes des Européens me rendirent plus cher le costume africain ; je fus fier de le porter ; je bravai les railleries, je méprisai la calomnie ; et, faisant peu de cas des avantages que pouvait m'offrir le commerce, je persistai dans mes projets. »



R. Caillié prenant ses notes de voyage.

Rejeté par les communautés françaises et anglaises, après avoir réuni ses économies (2 000 F à peine) et acheté des objets de pacotille qui lui permettront d'obtenir l'hospitalité des indigènes, il se joint, le 19 avril 1827, à une caravane qui part de Kakondy, aujourd'hui Boké, sur le Rio Nunez. Outre sa pacotille, il emporte avec lui un parapluie et une petite pharmacie, cadeau de son ami Castagnet, laquelle se compose surtout de sulfate de quinine, de calomel, de sels purgatifs, de nitrate d'argent, d'emplâtres de diachylon et de crème de tartre. Il met dans ses bagages deux boussoles, un bâton de 1 mètre et... ses pas qu'il a étalonnés. Ce seront tous ses instruments de mesure.

Il se joindra à des caravanes dont la route ne s'écarte que peu du chemin qu'il s'est fixé. Il lui faudra parfois attendre dans certains villages les voyageurs auxquels il pourra se joindre. Sa marche va d'abord être orientée d'ouest en est, à travers le Fouta-Djallon jusqu'à Timé, puis s'infléchir vers le nord en direction de Jenné où il s'embarqua sur le Niger jusqu'à Cabra, le port de Tombouctou. Il y arrivera le 28 avril 1828, dans la soirée.

Sa joie d'avoir enfin réalisé son rêve est vite tempérée. La maison où il habitera pendant les 15 jours de son passage à Tombouctou est proche de celle où son concurrent malheureux, le Major Laing, vécut ses derniers jours avant d'être assassiné près d'El Araouan, et il a appris ce meurtre lors de son escale à Jenné. Et puis Tombouctou n'est pas la grande ville paradisiaque décrite par Jean-Léon l'Africain et enjolivée par les récits de Paul Imbert l'Olonnais. C'est une grosse agglomération de 15 000 ha environ, faite de maisons mal construites, lieu de transit et de marché à la jonction d'une voie fluviale, le Niger, et des pistes du Grand Désert. La chaleur y est écrasante nuit et jour, le vent aggrave la sécheresse, la végétation est pauvre. Enfin, les pillages des Touaregs donnent un sentiment d'insécurité. Aussi, malgré les propositions de son hôte de s'installer à Tombouctou, ses ressources s'épuisant, Caillié souhaite revenir en France. Il se fait accepter par des caravaniers qui vont affronter la pénible traversée du Sahara durant 78 jours, jusqu'à El Harib. Puis, passant par Fez, Meknès et Rabat, il arrivera à Tanger ayant épuisé son capital de matériel, de santé et d'énergie. Il aura parcouru environ 4 500 km en 538 jours.

Il est ensuite accueilli à Paris par Edme Jomard, membre fondateur de la Société de géographie, qui ne cessera jusqu'à son dernier jour de lui manifester une bienveillante affection. C'est avec l'aide de Jomard qu'il va rédiger le « Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenné en Afrique centrale », d'après ses notes et ses souvenirs. Cet ouvrage sera publié en 1830.

**

Dans ce volumineux ouvrage, les détails de toute sorte foisonnent un peu pêle-mêle. Il n'en a pas moins intéressé les géographes pendant de nombreuses décennies. Les erreurs topographiques sont peu importantes, ce qui est surprenant vu l'extrême modicité de l'instrumentation de Caillié. On y trouve une description abondante, parfois lyrique, de tout ce qu'il a vu quant aux sites, à la végétation et aux mœurs des peuplades qu'il a rencontrées.

Sa surprise est grande lorsqu'il se trouve, dans de rares villages, en contact avec des gens propres. L'usage immodéré du beurre, qu'il soit d'origine animale ou végétale, comme onguent ou cosmétique n'a pas flatté les narines de l'explorateur. Il manifeste épisodiquement une certaine répugnance pour les aliments préparés avec des mains d'une saleté repoussante.

Il a remarqué que : « Les Maures jouissent en général d'une assez bonne santé, mais qu'ils sont très sensibles aux souffrances ; le moindre mal les accable. » Malgré leur manque d'hygiène, il n'y a chez eux que de rares

galeux qui sont mis à l'écart jusqu'à leur guérison obtenue grâce à des onctions de pierre à fusil délayée dans l'eau. Il n'a vu chez eux ni lèpre ni éléphantiasis. Dès qu'ils se sentent malades, ils se mettent à la diète ; puis mangent beaucoup de viande pour hâter leur convalescence. Leurs moyens thérapeutiques sont un peu surprenants : bandeau compressif autour de la tête en cas de céphalée ; tisane à base d'urine de chameau, instillation de beurre fondu en cas de coryza, pour guérir les troubles gastro-intestinaux ; applications de pâte composée de gomme et de feuilles de baubab sur tout ce qui est douloureux.

Lorsqu'une femme accouche, elle profère les injures les plus grossières et les plus indécentes à l'égard de son mari qui préfère prendre la fuite. La circoncision se pratique pendant le Ramadan, à l'âge d'un an pour les filles, entre quatre et douze ans pour les garçons qui ne doivent extérioriser aucun signe de douleur pendant l'intervention ; le pansement de la plaie est fait avec un emplâtre de crottin d'âne dilué ; sa chute signe la cicatrisation.

Que ce soit chez les Braknas, ou parmi les peuplades noires, Caillié sera amené à jouer le rôle de médecin, à son corps défendant, et cela lui vaudra une clientèle de malades plus ou moins réels qui contribueront à épuiser rapidement les trésors de sa pharmacie.

A l'un qui souffre d'une indisposition passagère, il fait ingurgiter une tisane de graines de basilic. Il distribue de la quinine aux fiévreux, applique du nitrate d'argent et de la charpie sur des ulcères de jambes. Jalap et crème de tartre sont donnés avec parcimonie à ceux qui souffrent de douleurs abdominales. Comme un authentique médecin, il prescrit des régimes et manifeste sa réprobation si ses conseils ne sont pas suivis. On lui montre une femme atteinte d'un cancer du sein, une autre fois un enfant atteint de cataracte, ailleurs un nourrisson albinos, mais en avouant son incompetence et donnant des remèdes anodins, il conseille de s'adresser à plus qualifié que lui.

Les maladies qui affligent les Noirs sont surtout les rhumes, la lèpre, les goîtres, les fièvres, les ophtalmies, les éléphantiasis et le scorbut. Les maladies vénériennes sont exceptionnelles. L'obésité considérable des femmes touaregs qu'il a pu entrevoir, obésité les rendant impotentes, est un critère de beauté qui n'a eu sur Caillié aucun pouvoir de séduction.

En progressant dans la lecture de la partie de l'ouvrage concernant à proprement parler le voyage à Tombouctou, il est aisé de se rendre compte de l'épuisement progressif des ressources vitales de Caillié. Son instinct de conservation, sa volonté farouche ont été les moteurs qui lui ont permis non sans peine d'arriver à la porte du consulat de France à Tanger et de se la faire ouvrir.

Son stage d'initiation chez les Braknas lui a sans nul doute donné un aperçu des difficultés auxquelles il s'exposerait pour traverser l'Afrique. Déplacements permanents d'une population nomade effectués sous un soleil ardent, manque d'eau potable, alimentation carencée à base de laitages et

de sanglé (bouillie préparée avec des graines de mil ou d'autres graminées), brimades et humiliations, rien de tout cet ensemble n'aura réussi à le décourager.

Très rapidement, après l'enchantement du départ de Kakondy, Caillié commence à éprouver quelque fatigue, et il est sujet à des épisodes fébriles. Le fond de l'alimentation des caravaniers est à base de riz : chaque fois qu'il peut varier cet ordinaire en consommant de la viande, des volailles, des légumes ou des fruits ou du poisson, il semble en éprouver un mieux-être. D'autre part, le sel fait défaut et il faut arriver aux abords de Tombouctou pour en trouver de façon habituelle.

Chaussé de sandales fragiles, il doit les retirer quand il pleut. A cause de cela, quelques étapes avant Timé, il se fait une plaie au talon gauche, en dépit de laquelle il poursuit sa route. Cette plaie s'infecte à un point tel qu'il arrive à Timé, le 3 août 1827, épuisé, févreux, la jambe tuméfiée de façon importante. Le repos, l'application de cataplasmes de feuilles de baobab amélioreront lentement l'état général et local du voyageur. Vers le 10 novembre il envisage de reprendre la route lorsque : « de violentes douleurs dans la mâchoire m'apprirent que j'étais atteint du scorbut, affreuse maladie que j'éprouvai dans toute son horreur. Mon palais fut entièrement dépouillé, une partie des os se détachèrent et tombèrent ; mes dents ne semblaient plus tenir dans leurs alvéoles : mes souffrances étaient affreuses ; je craignais que mon cerveau ne fût attaqué par la force des douleurs que je ressentais dans le crâne ; pour mettre le comble à mes maux, la plaie de mon pied se rouvrit, et je voyais s'évanouir tout espoir de repartir ». Ne prenant pour toute alimentation que de l'eau de riz, réduit à un état de cachexie extrême, miné par ses souffrances, il ne pense qu'à mourir. Il faut encore ajouter que son état ne lui permet plus de supporter les vexations et les humiliations qui sont majorées d'autant plus qu'il ne doit distribuer qu'avec parcimonie les cadeaux de verroteries, de papiers et de tissus à des gens malveillants et cupides.

Cependant, un de ses persécuteurs touché de compassion amène à son chevet une vieille guérisseuse experte. Au prix d'un régime sans viande, sans sel, sans bouillon, de bains de bouche fréquents avec une décoction d'écorces d'arbre dont Caillié ignore la provenance, une amélioration apparaît progressivement ; de même, la plaie du pied guérit grâce à l'application de diachylon.

Ce n'est que le 9 janvier, après cinq mois d'immobilisation, que Caillié put quitter Timé. Il n'était pas complètement guéri pour autant. La mastication était douloureuse à un point tel qu'il se tenait à l'écart de ses compagnons de route pour ne pas les rendre témoins de ses souffrances. Le 24 janvier, lors d'une halte à Douasso, il se « tira un os qui communiquait au cerveau ».

Malgré la sensation permanente de fatigue qu'il éprouve, il n'en poursuit pas moins sa route qui va être jalonnée de nombreuses autres misères : accès de fièvre, rhumes, toux avec hémoptisies. Défiguré par le scorbut, il

est toujours persécuté : « J'étais sans cesse harcelé par les gens, principalement par les femmes qui prenaient plaisir à me tourmenter ; j'étais leur jouet, le sujet habituel de leur divertissement. »

Le séjour à Jenné, la navigation sur le Niger, à l'exception des tracasseries qu'il subit de la part des bateliers, lui apportent quelque temps de repos. A Tombouctou, le dénuement dans lequel il se trouve lui vaut d'être surnommé « Meskine », c'est-à-dire le pauvre.

Pour couronner la fin de son voyage, la traversée du Sahara va en être l'ultime épreuve. Il va connaître la soif la plus atroce qui, desséchant la bouche, colle la langue au palais et empêche de dormir. Ses compagnons, loin de l'aider, ne se privent pas de le couvrir de sarcasmes en lui donnant le nom du chameau qu'il monte ou en ne lui cachant pas qu'ils le méprisent plus que leurs esclaves. Pour mettre le comble à un épisode difficile, lors du passage d'un défilé, son chameau prend peur, fait un écart brusque. Caillié tombe sur le dos et ressent une douleur telle qu'il « croit son corps brisé ». Il se sent mourir, mais un Maure compatissant le prit dans ses bras, le pressa très fortement contre sa poitrine et, grâce à cette pratique un peu sommaire de manipulation vertébrale, il peut avec l'aide de son bienfaiteur remonter sur son chameau. Pendant deux jours, il sera sujet à des vertiges et des douleurs épouvantables.

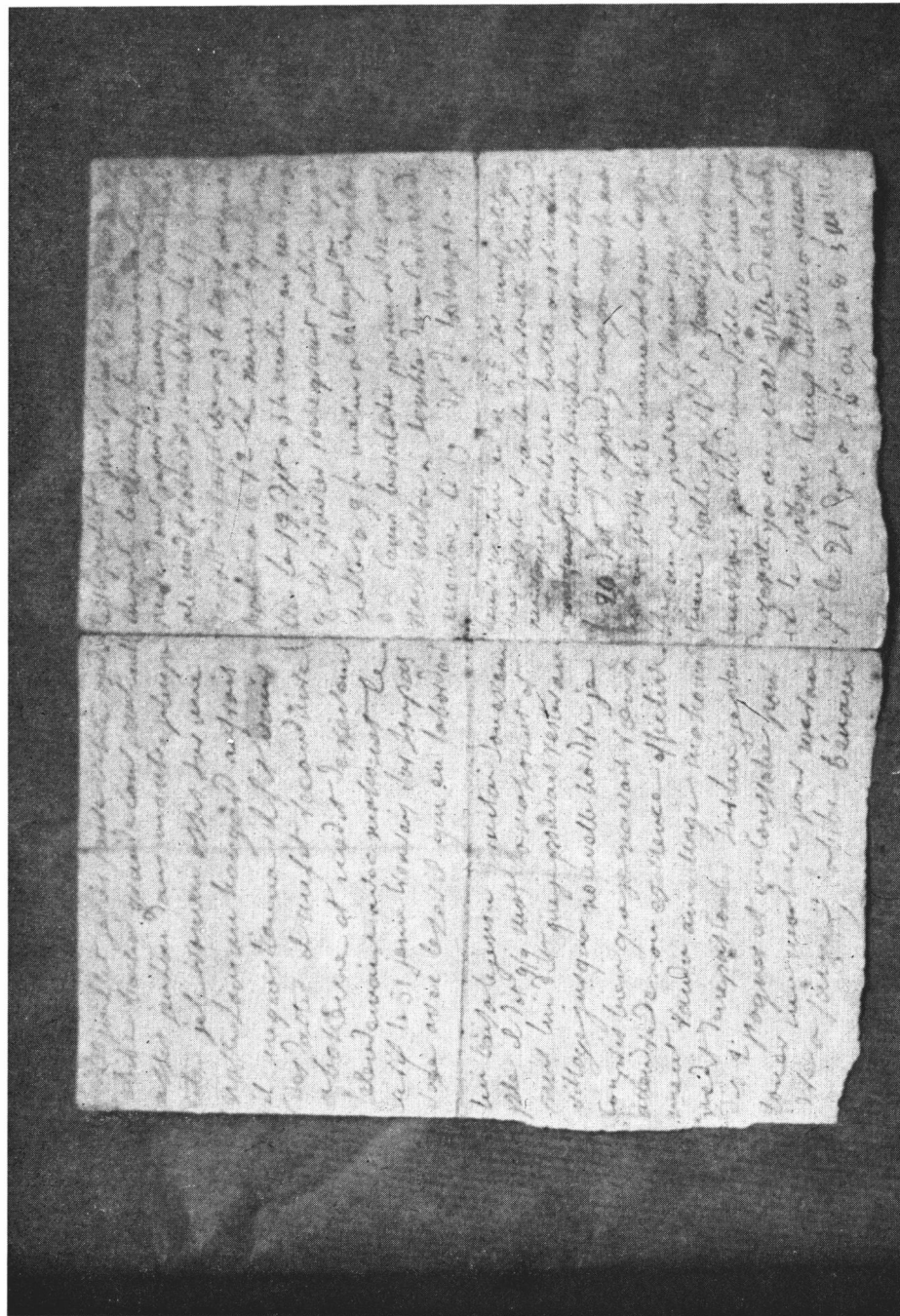
Il traverse le Maroc en vivant de charité et ce n'est pas surprenant qu'il se présente sous l'aspect d'un personnage peu recommandable au consulat de Tanger. Malgré les trois semaines pendant lesquelles Delaporte lui prodiguera des soins attentifs avant d'être embarqué sur la goëlette « La Légère », le commandant Jollivet écrira au Préfet maritime de Toulon : « La santé de mon passager est tout à fait délabrée... L'odeur qu'il exhale ne me permet pas d'habiter ma chambre depuis qu'il y est. » Fiévreux, Caillié est hospitalisé une vingtaine de jours au Lazaret de ce port avant de pouvoir se rendre à Paris où Jomard est prêt à le recevoir.

Pendant quelques années, il vit à Paris ; à cause de sa santé précaire, il s'installe à Bourg-la-Reine. C'est le temps où il reçoit le prix de 10 000 F de la Société de géographie, où il est fait Chevalier de la Légion d'honneur et où il est l'objet de promesses qui ne seront jamais tenues ainsi que l'assurance de versements de pensions dont le montant sera réduit de façon inélégante. Il rédige son *Journal de voyage*, doit répondre aux Anglais qui ne veulent pas accorder foi à l'authenticité de son exploit et aux bien-pensants qui ne lui pardonnent pas d'avoir simulé une conversion à l'Islam.

A Bourg-la-Reine, il épouse Caroline Tétu dont il aura quatre enfants.

Il fait un bref séjour à Mauzé puis, afin de se rapprocher de sa sœur Céleste, il achète une ferme à Beurlay qu'il troque, en 1835, contre le domaine de la Baderre, situé sur la commune de Champagne.

La correspondance qu'il échange pendant cette période avec Jomard fait très souvent état de fatigues, de rhumes, qui entravent ses activités. Son



Les notes de voyage de R. Caillié.

écriture devient de moins en moins lisible, les caractères sont mal tracés. « Il était d'une maigreur effrayante avec un visage terreux, des dents déchaussées. » Il n'en espère pas moins jusqu'à ses derniers jours obtenir un ordre de mission pour exploiter les mines d'or de Bourré. Nommé Maire de Champagne, il se heurte à une cabale et démissionne dix jours avant sa mort qui surviendra le 15 mai 1838. Valère Corbinaud, notaire à Pont-l'Abbé, a relaté pour Jomard les circonstances de son décès : « Depuis quelque temps, René Caillié souffrait d'un gros rhume, vieux reste de maladie que lui avait laissé le climat débilitant de l'Afrique. De jour en jour, sa santé devenait moins bonne... Il n'est resté alité que cinq jours. »

Le diagnostic de tuberculose pulmonaire n'a jamais été nettement formulé comme cause de cette mort précoce. Les rhumes fréquents, les toux et hémoptisies dont Caillié fait mention n'en étaient-ils pas des manifestations ?

Evoquant la réussite de Caillié, lors de l'éloge funèbre prononcé à son intention, Jomard a dit : « Il a payé cher cet avantage, il l'a payé de sueurs et de sang. » Pour être complet, il faut ajouter : il l'a payé de sa santé. Caillié a non seulement accompli un exploit prestigieux envié à son époque, mais ses observations, même imparfaites, ont apporté une contribution non négligeable à la connaissance du continent africain. Peu combatif, effacé, Caillié, faute d'instruction, n'a pas su utiliser le faire-savoir et le faire-valoir qui lui auraient assuré honneur, argent et vie confortable. Les mots : oubli et ingratitude de la part des pouvoirs reviennent souvent à la fin de diverses biographies de Caillié. L'amertume et la déception qu'il en a éprouvées contribuèrent à la ruine de sa santé.

BIBLIOGRAPHIE

Archives de la Société de géographie, Paris.

Archives de Charentes-Maritimes, La Rochelle.

Service historique de la Marine nationale, Toulon.

CAILLIÉ René. — « Journal d'un voyage à Jenné et à Tombouctou en Afrique centrale ».

DURAND Oswald. — « René Caillié et Tombouctou ».

LAMANDÉ A. et J. NAUTEUIL. — « La vie de René Caillié, vainqueur de Tombouctou ».

Société mauzéenne d'histoire locale. — « René Caillié ».

Remerciement à Monsieur CHARTIER, Secrétaire de la Société de géographie, pour son accueil et son aide pour la documentation, et à Monsieur PÈRE, pour l'iconographie.

